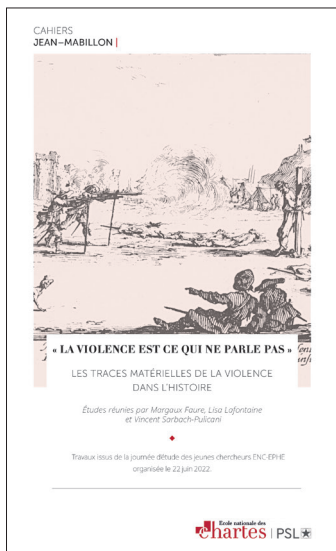




« LA VIOLENCE EST CE QUI NE PARLE PAS »

Les traces matérielles de la violence dans l'histoire

Travaux issus de la journée d'étude des jeunes chercheurs ENC-EPHE organisée le 22 juin 2022.

Études réunies par Margaux Faure,
Lisa Lafontaine et Vincent Sarbach-Pulicani.

École nationale des chartes

Date de mise en ligne : juillet 2025.

*Contenu mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons : attribution, pas d'utilisation
commerciale, pas de modification.*

Récit ou dialogue ? Victimes et bourreaux au cœur d'une querelle de l'historiographie post-moderne

par ROBERTO ROSSI ♦

Récit ou dialogue ? Victimes et bourreaux au cœur d'une querelle de l'historiographie post-moderne¹

ROBERTO ROSSI ♦

Non, le héros de mon récit, celui que j'aime de toutes les forces de mon âme, celui que je me suis efforcé de présenter dans toute sa beauté, celui qui a été, est et sera toujours beau, c'est le vrai.

Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, 1855²

I. Introduction : une question abstraite ?

L'article suivant trouve son origine dans une réflexion philosophique. Cette question concerne les rapports entre l'écriture historiographique, son contenu de recherche, les événements qu'elle étudie et, surtout, la détermination de leur valeur de vérité. Si nous admettons que l'imagination narrative et les figures rhétoriques sont fondamentales pour conférer un sens historique aux événements du passé, peut-on en déduire que la vérité historique présentée comme « le passé » ou « l'Histoire » est une forme de fiction littéraire ? Autrement dit : est-il légitime de penser que les récits historiographiques ne sont fondés sur aucun critère de « vérité » – à l'instar d'une invention romanesque ?

¹ Cette recherche a été financée par le Dipartimento di Filosofia « Piero Martinetti » de l'Università degli Studi di Milano dans le cadre du projet « Départements d'excellence 2023-2027 » attribué par le ministère de l'Université et de la Recherche (MUR) italien.

² Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol* [1855] ; rééd. Moscou, 1962, p. 85.

La question semble abstraite. Cependant, elle fait partie d'un cadre interdisciplinaire concret. Philosophie du langage, méthodologie historiographique et critique littéraire sont liées par des thématiques, intérêts et outils d'analyse autour d'une problématique difficile d'accès. Nous limitons la présente analyse à l'examen d'une dispute interprétative récente entre le théoricien post-moderne Hayden White et le professeur d'histoire moderne Carlo Ginzburg. Durant la seconde moitié du xx^e siècle, à travers leur querelle se font face deux interprétations paradigmatiques du problème de la vérité historique dans l'écriture historiographique, et de ses rapports avec des valeurs morales concernant la représentation des violences passées.

II. UCLA, 1990 : le différend entre White et Ginzburg

La littérature critique place chronologiquement la dispute entre White et Ginzburg dans le cadre d'une conférence en 1990 concernant l'histoire de la « Solution finale », organisée à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA) par l'historien de la Shoah Saul Friedländer, intitulée : « Probing the Limits of Representation »³. Pendant cette conférence, White et Ginzburg ont présenté deux communications dans lesquelles ils discutent, comme l'écrit Friedländer, « deux conceptions opposées de la vérité historique⁴ ». En effet, Friedländer avait invité ces deux auteurs à problématiser : les rapports entre les structures discursives, les catégories perspectives, les figurations linguistiques et expressives – c'est-à-dire les codes littéraires – qui caractérisent les témoignages des survivants de la « Solution finale » ; les rapports entre les synthèses narratives élaborées par les historiens, obtenues à travers une évaluation de la vérité des témoignages, en les comparant également – parmi les différentes sources – avec la documentation produite par le système bureaucratique du régime nazi ; et, enfin, l'attribution et la hiérarchisation de la valeur de « vérité historique » à ces différentes représentations.

³ *Probing the Limits of Representation: Nazism and the « Final Solution »*, éd. Saul Friedländer, Cambridge, 1992.

⁴ *Ibid.*, p. 2.

III. Contextualisation historique : parler de la « Solution finale » en 1990

La querelle entre White et Ginzburg a eu lieu dans le contexte d'une conjoncture historique très délicate pour l'historiographie de la « Solution finale ».

D'une part, grâce à une défense radicale du principe libéral de tolérance, les années 1980 avaient attesté la montée des théories révisionnistes. À ce propos, la plus célèbre d'entre elles est celle de Robert Faurisson, concernant la portée historique des camps d'extermination nazis⁵. Au cours des mêmes années, l'historien allemand Martin Broszat soutenait, contre Friedländer lui-même, l'impossibilité épistémique pour les survivants à la « Solution finale » et pour leurs descendants d'historiciser objectivement les événements de la Shoah⁶. Au nom d'une « objectivité » et d'une « anti-partialité » très similaires, en 1980, l'historien Andreas Hillgruber avait écrit un essai apologétique sur les dernières semaines d'opérations militaires de la Wehrmacht, relues à travers le point de vue héroïcisé de ses acteurs historiques⁷.

D'autre part, la communauté des historiens commençait à percevoir la nature éphémère de la ressource vivante constituée par les témoignages oraux de ceux qui avaient survécu à la persécution nazie⁸. Pour comprendre l'anxiété existentielle de ce contexte, il est intéressant de noter la mort du survivant aux camps et écrivain Primo Levi, ou encore celle du professeur exilé de l'Italie fasciste Arnaldo Momigliano, qui se sont tous deux éteints en 1987⁹.

5 Robert Faurisson, *Mémoire en défense. Contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire. La question des chambres à gaz*, intro. Noam Chomsky, Paris, 1980.

6 Enzo Traverso, *Passés singuliers : le « je » dans l'écriture de l'histoire*, Montréal, 2020, p. 42-44.

7 Andreas Hillgruber, *Zweierlei Untergang : die Zerschlagung des Deutschen Reiches und das Ende des europäischen Judentums*, Berlin, 1986.

8 Adriano Prosperi, *Un tempo senza storia : la distruzione del passato*, Turin, 2021.

9 Voir les références à Levi et à Momigliano dans les interventions de White (Hayden White, « Historical Emplotment and the Problem of Historical Truth ») et de Ginzburg (Carlo Ginzburg, « Just One Witness ») dans *Probing the Limits...*, p. 37-53 et 82-96.

Aujourd'hui, on peut étendre le problème au-delà des méthodologies spécifiques de l'histoire de la « Solution finale », pour traiter ce que l'on pourrait appeler, plus généralement, une « historiographie de la violence ». L'attention portée aux témoignages des victimes devient cruciale pour les historiens ; parallèlement, il devient nécessaire de s'interroger sur la vérité des récits historiographiques face à l'absence ou à la déformation, sinon l'annihilation du point de vue de ces victimes par ceux qu'on estime comme leurs bourreaux ou leurs héritiers actuels. Cette réflexion sur les limites représentationnelles de leurs propres récits invite les historiens contemporains à problématiser le risque de se poser en continuité morale avec les discours des idéologies et systèmes de pouvoir dénoncés comme oppressifs.

Cet article vise donc à clarifier certaines conséquences épistémiques de ces aspects politiques de la vérité historique. Afin de poursuivre ce but : l'article reprendra certaines des questions déjà soulevées à partir des années 1970 par le « tournant linguistique » de l'historiographie post-moderne, en mettant l'accent sur le statut représentatif et littéraire des sources et des récits historiographiques¹⁰ ; puis nous analyserons notamment les positions paradigmatiques qui ont conduit White et Ginzburg à se confronter lors de la conférence de 1990, en développant leurs propositions théoriques et méthodologiques respectives ; enfin, une attention particulière sera accordée à la référence de ces deux auteurs à des théories critico-littéraires, en soulignant leurs liens respectifs avec les théories narratologiques de Roland Barthes et de Mikhaïl Bakhtine.

IV. Hayden White : une théorie métahistorique

Le « tournant linguistique » de l'historiographie post-moderne peut être expliqué par certaines des thèses d'Hayden White.

¹⁰ À propos des visions critiques ou apologétiques du « tournant linguistique », voir Richard Evans, *In Defense of History*, Londres, 1999 ; Frank Ankersmit, « The Linguistic Turn: Literary Theory and Historical Theory », dans *Historical Representation*, éd. F. R. Ankersmit, Stanford, 2001, p. 29-74 ; Sabina Loriga, « Au-delà du langage : politique et récit », dans *L'expérience historiographique : autour de Jacques Revel*, éd. Antoine Lilti, Sabrina Loriga, Jean-Frédéric Schaub et Silvia Sebastiani, Paris, 2016, p. 237-252.

L'intuition de White repose sur l'idée qu'il ne peut y avoir de signification historique sans une mise en forme narrative des actions et des processus passés. Si on parle des événements historiques, ce qui implique l'interaction entre des intentions individuelles et leur contexte social, il faut alors les représenter par une « intrigue narrative » (*plot structure*)¹¹ – ce qu'Aristote appelait *mythos*¹². À partir de cela, chaque « mise en intrigue » (*emplotment*)¹³ implique toutefois nécessairement la moralisation de ces actions et de ces processus¹⁴. La même mise en intrigue oriente idéologiquement le choix des paradigmes de connexions causales que les historiens montrent comme « réels », « vraisemblables », « plausibles », ou au moins « explicatifs », à travers leur acte même de représentation¹⁵. Autrement dit, pour White, le discours de l'historien s'appuie nécessairement sur un récit nourri de formes narratives qui modèlent le travail de construction de causalité et d'analyse d'un événement, sous couvert de vérité historique.

Un indice du sous-texte idéologique de ces structures représentationnelles est, selon White, le recours textuel, dans les œuvres des historiens et des philosophes de l'histoire, à certaines figures de style (ou, plus techniquement, à certains tropes) tels que les métaphores, les métonymies, les synecdoques, ou encore l'ironie¹⁶. Le texte

¹¹ Hayden White, *Metahistory: The Historical Imagination in 19th Century Europe*, Baltimore, 1973, p. 7 ; trad. fr. partielle Hayden White, « Poétiques de l'histoire », dans *Labyrinthe : atelier interdisciplinaire*, t. 33-2, 2009, p. 21-65.

¹² White parle d'une « formal coherence of a whole set of events considered as a comprehensible process with a discernible beginning, middle, and end » (« cohérence d'un ensemble d'événements qui font sens pour le lecteur, à même de reconnaître un début, un milieu et une fin ») (H. White, *Metahistory...*, p. 7 ; trad. fr. H. White, « Poétiques de l'histoire »..., p. 27). En matière de *mythos* et *mythoi*, il se réfère à la théorie des genres littéraires de Northrop Frye (Hayden White, « The Historical Text as a Literary Artifact » [1974], dans id., *Tropics of Discourse: Essays in Cultural Criticism*, Baltimore, p. 81-100, aux p. 82-83).

¹³ H. White, *Metahistory...*, p. 7-11.

¹⁴ Hayden White, « The Value of Narrativity in the Representation of Reality » [1980], dans id., *The Content and the Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, 1987, p. 1-25, à la p. 25.

¹⁵ C'est le niveau d'explication que White appelle « par argument formel » (*explication by formal argument*) (H. White, *Metahistory...*, p. 11-21).

¹⁶ *Ibid.*, p. 30-37.

historique et la configuration de sens par ces tropes rhétoriques constituent les outils sémantiques à travers lesquels le chaos du passé trouve sa mise en forme dans un événement intelligible. À partir de ces présuppositions, le défi de White revient à prendre au sérieux le caractère artificiel et les composantes de liberté artistique de telle tropologie. Si le choix de certains tropes et intrigues, en dépit des autres, est un artifice rhétorique similaire aux fictions littéraires, il s'en suit que nous n'avons plus une seule forme possible de représentation pour les événements historiques, et donc que l'on s'éloigne de l'ambition d'objectivité historique¹⁷.

Cependant, bien que le langage des historiens soit idéologiquement connoté, dans la perspective artificialiste de White, l'histoire ne prouverait rien au niveau moral et politique. La détermination des aspects historiquement significatifs du passé et de leurs paradigmes causaux d'explication, le choix des agents historiques et de leur rôle dans l'histoire, sont tous le résultat de délibérations cohérentes avec l'élection préliminaire d'une perspective de valeurs – laquelle, selon White, est libre car invérifiable sur le terrain positif des faits¹⁸. La préférence d'une perspective échappe ainsi à chaque vérification probatoire, en conduisant la théorie de White loin de toute conception strictement documentaire de l'historiographie. De ces marges esthétiques et idéologiques de discernement émerge le point théorique le plus controversé de la théorie de White, à savoir un pluralisme des formes de la représentation historiographique qui, à son tour, est fondé sur une forte supposition de relativisme éthique¹⁹.

¹⁷ H. White, « The Historical Text... », p. 84-87.

¹⁸ « In my view, there are no extra-ideological grounds on which to arbitrate among the conflicting conception of the historical process. » (« De mon point de vue, le seul terrain sur lequel on puisse arbitrer entre différentes conceptions du processus historique et du savoir historique est un terrain idéologique. ») (H. White, *Metahistory...*, p. 26 ; trad. fr. H. White, « Poétiques de l'histoire »..., p. 48).

¹⁹ Hayden White, « Anarchico e relativista: intervista a cura di Aldo Bugliani », dans *Iride*, t. 17-1, 2004, p. 15-44.

V. Hayden White : le paradigme moderniste

La question devient plus compliquée lorsque le discours métahistorique de White s'applique à ce que l'on définit communément sous le terme de « critique des sources ».

À travers sa théorie de tropes, White considère en fait que les tropes et les codes figuratifs des textes historiographiques, ainsi que ceux des sources, sont comme un voile rhétorique qui rend « opaque »²⁰ le monde du passé. Cette opacité, selon White, implique que la référence linguistique de la représentation historiographique est indirecte, à tel point que les événements passés seraient inaccessibles selon une objectivité univoque, car ils ne se donnent jamais à personne dans des formes propres et originales. Il est alors nécessaire de renoncer à toute référence à une structure réelle et objectivement propre des changements historiques. À la place, les seuls ordres dont les historiens peuvent parler sont ceux délimités par les codes linguistiques établis par leurs textes mêmes, ou tout au plus par les codes rhétoriques de leurs sources. En empruntant les mots de Roland Barthes, l'intention des historiens n'est plus de décrire, mais de rendre intelligible le chaos autrement aliénant et traumatisant du monde²¹.

Cependant, White rejette les conclusions les plus déconstructivistes de l'analyse barthésienne. Pour Barthes, en effet, les constructions narratives de l'historiographie moderne seraient le résidu symbolique d'une mentalité mythique ; pour cette raison, nous devrions les éradiquer²². La seule alternative à cette mythologie serait l'équivalent historiographique du style moderniste en littérature²³. Le style d'écriture des événements, comme dans un flux de conscience à la James Joyce ou à la Virginia Woolf, reproduirait ainsi le caractère chaotique de l'expérience humaine – celle passée comme celle présente. Barthes

²⁰ H. White, « The Historical Text... », p. 89.

²¹ Hayden White, « Literary Theory and Historical Writing » [1988], dans id., *Figural Realism: Studies on Mimesis Effect*, Baltimore, 1999, p. 1-26, aux p. 25-26 ; Roland Barthes, « Le discours de l'histoire » [1967], dans id., *Essais critiques IV : le bruissement de la langue*, Paris, 1984, p. 153-166.

²² H. White, « Literary Theory... », p. 22.

²³ *Ibid.*, p. 26.

préconise de trouver une « voix moyenne », qui briserait la barrière que la culture occidentale a interposée entre la projection ordonnatrice de la subjectivité et le chaos du monde, en explorant des formes « intransitives » de l'écriture, c'est-à-dire sans aucun complément objectif²⁴. L'écriture, dans ce paradigme barthésien, n'est plus seulement l'expression active de la subjectivité de l'auteur, mais plutôt la trace passive – et la plus authentique – de l'événement qui détermine son action d'enregistrement et de codification, en incluant l'acte d'écriture dans la définition de sa propre historicité.

White, plus modérément, identifie le style moderniste et la théorie de la « voix moyenne » de Barthes comme l'un des cas limites de la signification narrative²⁵. En fait, la spontanéité erratique de ce style ne conviendrait que pour une certaine typologie d'événements historiques ; White se réfère aux événements traumatiques, dont la nature violente et douloureuse ferait échouer la plausibilité de chaque mise en intrigue capable de les reconfigurer dans un ordre compréhensible à l'intellect humain²⁶. En ce sens, les voix des témoins de la « Solution finale » deviennent l'expression représentative d'un désir de signification de la violence subie – sans avoir toutefois aucune possibilité de lui conférer un sens définitif. Contre l'historicisation neutre et objective des événements brandie par Hillgruber²⁷, les incertitudes et les contradictions référentielles exprimées dans les témoignages et leurs figurations rhétoriques seraient plutôt la trace de la nature traumatique du passé. Pour expliquer le rôle actif mais involontaire joué par ce traumatisme, White utilise une figure empruntée à Primo Levi dans *Le système périodique*. En effet, Levi observait que, dans l'intrigue complexe de causes qui est à l'origine de l'acte de sa propre écriture, même un atome de carbone, dans toute sa petitesse et son inconscience, peut être représenté comme la véritable origine de tel

²⁴ H. White, « Historical Emplotment... », p. 46-49 ; Roland Barthes, « To Write: An Intransitive Verb? » [1970], dans *The Structuralist Controversy: The Languages of Criticism and the Sciences of Man*, éd. Richard Macksey et Eugenio Donato, Baltimore, 1972, p. 134-145.

²⁵ H. White, « Historical Emplotment... », p. 50 ; id., « The Modernist Event » [1996], dans H. White, *Figural Realism...*, p. 66-86, à la p. 80.

²⁶ Id., « Historical Emplotment... », p. 48-50.

²⁷ A. Hillgruber, *Zweierlei Untergang...* ; *ibid.*, p. 42-43.

processus créatif²⁸. Dans le cas des témoignages possiblement contradictoires entre eux des victimes de la « Solution finale », l'écriture et l'événement coïncident, en renforçant une conception de l'événement que White appelle « moderniste »²⁹. White propose donc l'existence d'une écriture aux codes narratifs et au régime interprétatif propre aux événements historiques violents.

Au sein de ce paradigme moderniste, il n'y a pas besoin d'éliminer, traduire ou renforcer l'opacité originelle des sources. Le sens historique de la violence de la « Solution finale », sa vérité la plus authentique, ne coïnciderait plus avec la détermination d'une synthèse descriptive de ses faits. Au contraire, c'est plutôt à travers une œuvre d'interprétation constante et inépuisable des codes symboliques des témoignages que nous réalisons la représentation la plus fidèle à la vérité du caractère traumatique de l'événement³⁰. On parle donc ici de « vrai » ou d'« adéquation » dans un sens avant tout moral, et non plus seulement objectif.

VI. Carlo Ginzburg : essais de micro-histoire

À partir de cette présentation du tournant linguistique dans la pensée de White, nous pouvons exposer la position de Carlo Ginzburg. Ginzburg prend le contrepied des théories rhétoriques de ce théoricien post-moderne, sans toutefois refuser des propriétés littéraires dans le langage historiographique. En fait, il n'est pas étranger à des formes de mariage de la recherche historique et des techniques littéraires³¹. Son œuvre la plus célèbre, *Le fromage et les vers* (1976), en est la preuve³².

²⁸ H. White, « Historical Emplotment... », p. 53.

²⁹ Id., « The Modernist Event »...

³⁰ Id., « Historical Emplotment... », p. 51-52 ; id., « The Modernist Event »..., p. 69 et 71-73.

³¹ Dans ce sens, Richard Evans définit également Ginzburg comme auteur d'une conception post-moderne de l'historiographie (R. Evans, *In Defense of History...*, p. 162).

³² Carlo Ginzburg, *Il formaggio e i vermi : il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, 1976.

Dans cet essai, Ginzburg analyse la documentation d'un procès inquisitorial du xvi^e siècle. L'accusé sur lequel il se focalise – la victime en question – est le meunier Domenico Scandella, connu également sous le surnom de Menocchio. Ginzburg raconte les deux procès intentés contre ce personnage marginal, en parsemant le récit d'anecdotes biographiques sur la vie de Menocchio. Il propose même le récit d'une scène très vivide de sa torture finale, où l'historien italien imagine les raisons du silence de l'accusé, ainsi que les réactions d'incrédulité et de dégoût des juges³³. Parallèlement, Ginzburg place son analyse de la documentation inquisitoriale dans un intertexte visant à démontrer l'irréductibilité des croyances hétérodoxes de Menocchio aux autres doctrines hérétiques de l'époque³⁴. La vie de Menocchio, dans toute sa singularité, offre ainsi la texture concrète contre laquelle la stylisation ultra-cohérente des idéaux-types historiographiques perd son efficacité herméneutique³⁵. Toutefois, la vie de Menocchio constitue seulement en apparence le vrai sujet d'étude de cette œuvre de Ginzburg. Il élabore son récit afin d'identifier, à travers les traces indirectes et fragmentaires de la pensée du meunier, une influence tacite d'une culture populaire orale, autrement jusque-là jamais attestée explicitement dans les sources du xvi^e siècle³⁶. D'une part, les inquisiteurs ont donc imposé, avec violence, leur interprétation des croyances de Menocchio comme une hérésie théologiquement intelligible. D'autre part, l'hypothèse de Ginzburg est qu'aucune interprétation n'est capable de s'imposer sur chaque aspect de sa propre expérience du monde. On considère donc la possibilité que les mêmes inquisiteurs ont paradoxalement donné voix à des imaginaires que les catégories de leurs paradigmes culturels hégémoniques avaient été incapables de codifier³⁷. Selon Ginzburg,

³³ *Ibid.*, p. 128-130.

³⁴ *Ibid.*, p. xxii.

³⁵ À propos de rapport entre la micro-histoire et les idéaux-types historiographique et sociaux, voir Carlo Ginzburg, « L'inquisitore come antropologo » [1989] dans *id.*, *Il filo e le tracce : vero, falso, finto*, Milan, p. 270-280 ; *id.*, « Latitude, Slaves, and the Bible: An Experiment in Microhistory », dans *Critical Inquiry*, t. 31-3, 2005, p. 665-685.

³⁶ C. Ginzburg, *Il formaggio e i vermi...*, p. xxii-xxv.

³⁷ *Id.*, « L'inquisitore come antropologo », p. 275 et 280.

la documentation des procès contre Menocchio est un terrain idéal d'application de cette hypothèse de travail.

L'approche de Ginzburg est redevable à la réflexion d'Antonio Gramsci sur l'histoire des classes subalternes, laquelle, généralement, n'a pas eu la possibilité d'être enregistrée pour des raisons sociales et culturelles par la main de ses propres représentants³⁸. Toutefois, l'intention programmatique qui caractérise la narrativité biographique de la « micro-histoire » de Ginzburg n'est pas de produire une contre-narration des codes linguistiques du système de pouvoir incarné par les tribunaux ecclésiastiques, et donc par les principales sources dont héritent *a posteriori* les historiens. En ce sens, Ginzburg refuse chaque réinvention militante et totalement externe aux discours du pouvoir – à l'encontre de Barthes ou de l'archéologie du savoir d'un auteur comme Michel Foucault³⁹. À travers la contextualisation narrative des détails documentaires et la résolution conjecturale de leurs contradictions de sens, il veut plutôt révéler l'émergence des voix différentes des auteurs au sein des textes produits par les inquisiteurs eux-mêmes.

VII. Carlo Ginzburg : le paradigme dialogiste

En raison de la nature textuelle de son approche micro-historique, dans l'introduction à *Le fromage et les vers*, Ginzburg doit justifier sa *redécouverte* de la voix de Menocchio au moyen d'une perspective critico-littéraire. Dans ce but, il se réfère aux théories très distantes du structuralisme barthésien et se propose d'appliquer le « dialogisme » de l'anti-formaliste russe Mikhaïl Bakhtine à l'interprétation historiographique des sources⁴⁰.

Le dialogisme bakhtinien est une théorie critique du roman moderne. Elle localise la valeur esthétique spécifique de ce genre littéraire dans la polyphonie de ses registres stylistiques. Cette clé

³⁸ Id., *Il formaggio e i vermi...*, p. xxvi, n. 1.

³⁹ *Ibid.*, p. xv-xvii.

⁴⁰ *Ibid.*, p. xiv-xv ; pour l'expression « dialogisme » à propos de la théorie du roman de Bakhtine, voir Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, Paris, 1981.

de lecture a permis à Bakhtine de conjecturer, par exemple, une présence authentique, presque documentaire, de l'imagerie paysanne de la France du xvi^e siècle dans les pages de l'œuvre littéraire de Rabelais⁴¹. Dans cette hypothèse, en effet, ce n'est pas la voix de Rabelais en tant que narrateur qui domine le récit des aventures de Gargantua et Pantagruel. Pour Bakhtine, le romancier peut en fait déléguer son autorité de parole à celle des voix prises dans les discours des strates plurielles de son propre contexte social. De surcroît, plus un auteur est capable d'exercer cet art de délégation sociolinguistique, meilleur en est son talent de romancier. Rabelais est donc un grand romancier, puisqu'il incarne cette pluralité de voix dans les registres rhétoriques des personnages et dans la prose de son conte. Le roman est ainsi une toile de dialogues entre les différents styles ; plus cette toile est riche, mieux elle reflète la complexité sociale de l'époque de son auteur⁴².

L'hypothèse de Ginzburg est que cette polyphonie sociale de l'art romanesque se trouve également dans les sources de l'Inquisition⁴³. Cependant, cela se produirait à travers les phénomènes involontaires et incontrôlés, analogues à ceux du lapsus et de l'automatisme freudiens⁴⁴. Comme déjà souligné précédemment, ces phénomènes naissent spontanément à partir des limites de la puissance herméneutique de tout code interprétatif face aux interactions de son auteur avec la complexité du monde. Et surtout, cela se produirait en dépit de l'hégémonie des systèmes culturels, qui crée et légitime de tels codes interprétatifs.

Si White est un partisan de la déconstruction radicale de l'ordre subjectif telle qu'exprimée par le flux de conscience moderniste, à propos des sources historiques, Ginzburg, quant à lui, préfère idéalement la multiplication des perspectives inhérentes aux formes

⁴¹ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, 1970.

⁴² T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine...*, p. 95-115.

⁴³ C. Ginzburg, « L'inquisitore come antropologo ».

⁴⁴ Carlo Ginzburg, « Spie : radici di un paradigma indiziario » [1979], dans id., *Miti, Emblemi, Spie*, Turin, 1986, p. 158-209 ; id., « Introduzione », dans id., *Il filo e le tracce...*, p. 7-13.

allusives du discours direct libre⁴⁵. Dans le discours direct libre, les narrateurs peuvent reproduire au sein de leur propre discours, sans aucune introduction par des guillemets, le ton et le style linguistique caractéristiques des personnages narrés. Cette possibilité stylistique de la littérature suggère que le monde des classes subalternes et des victimes peut être déjà présent dans les figurations produites par leurs propres oppresseurs. Ce que White appelle l'« opacité des sources » n'est donc pas une barrière linguistique imperméable⁴⁶.

À travers cette conception rhétorique, Ginzburg s'approprie la critique du susdit Arnaldo Momigliano, qui voyait déjà dans l'œuvre de White l'émergence d'une école relativiste de l'écriture historiographique – Ginzburg la qualifiera plus tard de « sceptique⁴⁷ ». La tropologie de White serait ainsi capable de compromettre l'un des principaux outils cognitifs de la discipline historique : l'objectivité des pratiques de probation documentaire comme fondement de la véracité des récits historiographiques⁴⁸.

VIII. Conclusions : vérité et opacité dans les sources sur la violence

Les deux paradigmes présentés peuvent ainsi être résumés dans les trois contrapositions suivantes :

a1. Selon le paradigme moderniste de White, les codes figuratifs des témoignages des victimes sont la représentation la plus fidèle au sens de la violence pâtie. En fait, ils révèlent l'impossibilité de lui donner un sens exhaustif, en raison du caractère traumatique des événements violents.

⁴⁵ Voir Carlo Ginzburg, « L'aspra verità : una sfida di Stendhal agli storici », dans id., *Il filo e le tracce...*, p. 167-184.

⁴⁶ Carlo Ginzburg, *Rapporti di forza : storia, reotrica, prova*, Milan, 2000, p. 49.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 51-52.

⁴⁸ Arnaldo Momigliano, « The Rhetoric of History and the History of Rhetoric: On Hayden's White's Tropes », dans *Comparative criticism*, t. 3, 1981, p. 259-268 ; C. Ginzburg, « Introduzione », p. 8.

a2. Selon le dialogisme de Ginzburg, cependant, le problème du paradigme whitien est le caractère d'expression exclusivement subjectif qu'il confère à de tels codes linguistiques.

b1. Selon White, comme condition nécessaire afin d'obtenir la seule représentation possible des événements de violence et d'oppression, les historiens devraient posséder les témoignages originels des survivants. Ils devraient également considérer ces sources dans l'intégrité de leur caractère linguistique, sans distinctions entre leurs fonctions référentielles ou celles symboliques. Conjointement ils doivent, bien que d'une manière non excluante, préférer les témoignages des victimes à ceux de leurs bourreaux. Surtout, pour White, il n'est pas nécessaire d'obtenir une synthèse narrative réaliste et impartiale des faits advenus.

b2. Selon Ginzburg, en revanche, c'est au moyen de lectures « à rebrousse-poil » des sources – à savoir en les lisant à travers des conjectures vraisemblables et contraires aux intentions de qui les a écrites⁴⁹ – que les historiens mêmes peuvent trouver la voix des victimes également dans les codes élaborés par leurs oppresseurs. Selon ce dernier paradigme, le silence des victimes n'est jamais total. Chaque tentative de compenser leur absence en tant qu'auteurs des sources, par exemple à travers des inventions réparatoires, n'a donc aucune valeur en termes de moralité historiographique. Des traces de la violence se préservent en dépit de rapport de force qui cherche à les éliminer, et c'est aux historiens de les découvrir.

c1. Enfin revient la question de la définition de la « vérité historique ». Comme nous l'avons déjà souligné, pour White la vérité serait une question d'adéquation morale à la représentation des aspects intentionnels et traumatiques constitutifs des événements eux-mêmes.

c2. À l'inverse, selon Ginzburg, la vérité serait une adéquation dénotative à la réalité trans-individuelle des rapports sociaux qui émergent involontairement des sources. Nous ne devons donc pas comprendre ce « principe de réalité »⁵⁰ dans les termes d'une objectivité positive, générale et évidente. Il est plutôt la règle conjecturale

⁴⁹ C. Ginzburg, « Introduzione », p. 11.

⁵⁰ Id., *Rapporti di forza...*, p. 49.

qui permet aux historiens de contextualiser les mots des acteurs historiques dans le cadre inédit d'une perspective prise « à distance », sans toutefois que ce même regard soit, par conséquent, neutre⁵¹.

Finalement, l'intuition générale de White est acceptable dans le sens suivant : les critères de validation des récits historiographiques ne se limitent pas à leur seule valeur de vérité dénotative. En raison de l'opacité du monde social que ces récits représentent, l'historiographie et ses tropes possèdent des qualités esthétiques et morales remarquables. En ce sens, ces mêmes récits peuvent être considérés « authentiques » plutôt que « réels », au regard de leur « profondeur » ou de leur « superficialité », s'ils sont « vivants » ou, à l'inverse, « sans âme »⁵².

Cependant, comprendre comment clarifier le voile rhétorique de ces codes linguistiques est, en même temps, le défi que toute histoire de la violence doit se fixer pour ne pas se résigner au silence des victimes. À noter qu'il est toutefois nécessaire de ne pas déléguer leur rédemption à des formes délibérées d'invention ou de seule réécriture. L'approche de Ginzburg permet d'espérer qu'une certaine forme de justice soit rendue en excluant les relations de pouvoir qui sanctionnent la violence passée. Il s'agirait alors d'établir un terrain véritablement cognitif – un terrain duquel aucun oppresseur, aussi hégémonique que soit son système culturel, ne puisse complètement échapper au moyen de l'opacité de sa propre voix.

ROBERTO ROSSI

Docteur en Philosophie (Université de Milan / EHESS).
Chercheur associé à l'EHESS (Cespra)

⁵¹ Carlo Ginzburg, *Occhiacci di legno : nove riflessioni sulla distanza*, Milan, 1998.

⁵² À travers ces dichotomies, un auteur moins controversé comme Isaiah Berlin l'avait déjà bien souligné au cours des mêmes années que White (Isaiah Berlin, *Vico and Herder: Two Studies in the History of the Ideas*, Londres, 1976, p. xxvii).